

Dialogue avec Annie Ernaux

Invitée par la section de français dans le cadre d'un nouvel atelier d'écriture littéraire, l'auteure française Annie Ernaux parlera de sa pratique d'écriture avec les étudiants lors d'une rencontre publique.

➤ **Rencontre publique avec Annie Ernaux. Mercredi 11 mai 2011, de 17h15 à 18h45. UNIL, Anthropole, salle 2064.**

Annie Ernaux, *L'autre fille*, Éditions Nil (2011).

Aurélie Despont

Depuis plus de trente ans et dans une vingtaine d'ouvrages, Annie Ernaux se dévoile. Son adolescence, l'ascension sociale de ses parents, son mariage, la mort de sa mère... Ceux qui pensaient tout savoir de cette virtuose de l'autobiographie découvriront avec son dernier livre, *L'autre fille*, un nouveau personnage dans le puzzle familial. Dans un court récit de 70 pages, Annie Ernaux écrit une « lettre » à sa sœur qu'elle n'a jamais connue, née huit ans avant elle et morte à l'âge de six ans, dont elle apprend l'existence au cours d'une conversation « volée ». Interview.



Annie Ernaux sera en visite à l'UNIL. © C. Hélie, Gallimard

Pourquoi avez-vous choisi l'autobiographie comme genre littéraire pour vous exprimer ?

Annie Ernaux : Je n'ai pas choisi ce genre, j'ai plutôt été choisie par lui... Lorsque j'ai commencé à écrire, je prévoyais de rédiger des romans avec quelques éléments autobiographiques. Mais, au fil des années, j'ai progressivement osé franchir le pas. *La femme gelée* (1981) est un ouvrage intermédiaire. Et avec *La Place* (1983), il n'y a plus aucune marque de fiction. C'est une évolution qui dépend de beaucoup de facteurs. A cette période, j'ai donné un cours sur l'autobiographie. J'ai approfondi la question à travers différents auteurs... Et je me suis dit : pourquoi pas moi ?

Votre dernier livre, L'autre fille, est rédigé sous forme de lettres, pourquoi ?

Ce n'est pas un choix personnel, mais la proposition d'une editrice. Je n'ai a priori aucun goût pour le genre épistolaire. Mais cette solution m'est apparue comme la seule forme possible pour explorer cette zone d'ombre de ma vie. Un moyen auquel je n'avais jamais pensé. Finalement, il s'agit de la rencontre d'un désir profond, celui de raconter cet épisode, avec une mise en forme appropriée. Ce qui est parfois très difficile à concrétiser.

Est-ce que ça a été difficile de vous mettre en scène à la première personne du singulier ?

Utiliser le « je » n'est pas une difficulté. Le problème a été de dire « tu ». Je n'aime pas

écrire des lettres. Je n'ai pas l'habitude de m'adresser à quelqu'un. Pour moi, il y a quelque chose de l'enfermement dans ce genre. L'enjeu a été de devoir m'adresser à une ombre, à quelqu'un que je n'ai jamais connu. Le « tu » est synonyme de proximité, mais je ne suis pas proche d'elle. Il n'y a rien que des mots. Les mots du récit de ma mère, et c'est tout.

Comment parvenez-vous à reconstituer vos souvenirs et vos sentiments avec autant de précision ?

Je me fixe sur des images et des paroles. C'est ainsi que je fonctionne. A partir de cette immersion dans les souvenirs, des mots surgissent. J'aime beaucoup me servir des photos. Elles représentent précisément les actions et les événements. Les clichés anciens saisissent un instant éphémère. C'est une preuve de la réalité sur laquelle je peux ensuite me baser pour écrire.

Avez-vous un conseil à donner à ceux qui débutent dans l'écriture littéraire ?

Le premier conseil que je peux leur donner, c'est de lire beaucoup. Au début, on ne sait pas toujours de quoi parler. On a envie d'écrire pour écrire. Mais il faut rencontrer les auteurs qui vous inspirent. De cette façon, j'ai découvert mon intérêt à prendre en compte la façon réelle de vivre des gens. Commencer par écrire un journal intime qui parle de soi, de la vie et des autres est aussi un bon point de départ.

pistes aux étudiants pour avancer, de les inciter à exprimer leur créativité et à décodifier les difficultés qu'ils ont à la mettre en œuvre. » L'atelier n'a pas la prétention de former des écrivains professionnels, mais plutôt de sensibiliser les étudiants à des pratiques et des savoir-faire qui constituent une part importante et peu décrite de la démarche littéraire. « C'est une bonne occasion, pour ceux qui écrivent dans leur coin, de franchir le pas de la confrontation aux autres, de l'exposition à la critique et de la prise de risque individuelle », confie Daniel Vuataz. Testé dans sa première version hors cursus, sans examen ni crédits, l'atelier pratique d'écriture littéraire de la section de français sera certainement reconduit. Intégrera-t-il à terme définitivement les cursus ? « L'atelier perdrait de sa fraîcheur en devenant obligatoire, relève Jérôme Meizoz. Sans la pression de l'évaluation, les étudiants profitent davantage de la pratique. »